

LES COMPOSANTES D'UNE IMAGE DE LA CROATIE EN 1809

Michel Kerautret

Nous célébrons en 2009 le bicentenaire de la création des «Provinces illyriennes». Mais si Napoléon annexe en 1809, par le traité de Vienne, Trieste, la Carniole et une partie de la Croatie au sens de l'époque (c'est-à-dire la province et les Confins militaires relevant de l'Autriche et de la Hongrie), cela faisait déjà trois ans que les Français contrôlaient l'Istrie et la Dalmatie, autrement dit le littoral adriatique autrefois vénitien, et aujourd'hui croate. Ces territoires avaient été abandonnés à l'Autriche en 1797, tandis que disparaissait la République de Venise¹. Ils lui avaient été repris lors du traité de Presbourg (27 décembre 1805), suite à la victoire d'Austerlitz². Napoléon les avait alors rattachés à son royaume d'Italie, et fait administrer depuis Milan par le vice-roi, son beau-fils et fils adoptif Eugène de Beauharnais. Mais il en surveillait les affaires d'autant plus attentivement que la continuation de la guerre contre la Russie entraîna des complications militaires immédiates dans la région, d'où résulta d'ailleurs bientôt le rattachement à l'ensemble dalmate de la république restée jusque-là indépendante de Raguse.

C'est donc en réalité dès 1806 que toute cette zone entre dans la sphère des réflexions habituelles de Napoléon. Mais à cette date, elle ne peut être envisagée de façon globale, ni même être désignée sous un seul vocable. Cela n'arrivera précisément qu'en 1809 avec la création au forceps des Provinces illyriennes. En 1806, il y a une Croatie autrichienne et une Dalmatie italienne, qui n'ont apparemment rien de commun. Que pouvaient évoquer alors pour Napoléon les notions de Croatie, de Dalmatie, voire d'Illyrie? Ce dernier terme, on le verra, n'a pas été inventé par Napoléon, il était déjà d'un usage courant au 18^e siècle.

¹ Avant même que ne commence la guerre entre Venise et la France, les préliminaires de paix de Leoben, signés par Bonaparte et les Autrichiens le 18 avril 1797, avaient stipulé l'annexion de l'Istrie et de la Dalmatie à l'Autriche (premier article secret). L'article 6 du traité de Campoformio (17 octobre 1797) confirma cette clause et y ajouta Venise elle-même. Cf. Michel Kerautret, *Les grands traités du Consulat*, Paris, Nouveau Monde / Fondation Napoléon, 2002, p. 88-89 et p. 95.

² Article 4 du traité de Presbourg. Cf. Michel Kerautret, *Les grands traités de l'Empire 1804-1810*, Paris, Nouveau Monde / Fondation Napoléon, 2004, p. 133.

On le trouve d'ailleurs mentionné dans un cahier d'études du jeune lieutenant Bonaparte à Auxonne³.

Il peut être intéressant d'essayer de reconstituer la représentation que Napoléon pouvait se faire de ces régions, afin de contribuer à la compréhension des décisions prises à leur sujet au cours des années où elles sont restées sous son autorité. Pour plus de commodité, on traitera séparément des trois entités principales, la Croatie, la Dalmatie et Raguse.

LA CROATIE

En 1859, le publiciste Léouzon Le Duc devait écrire abruptement, au temps d'une nouvelle guerre entre l'Autriche et la France, celle qui allait à l'initiative de Napoléon III entraîner l'unité italienne: «Qu'est-ce pour nous, Français, pour nous, Européens, qu'un Croate? Un sauvage, un barbare, un séide du despotisme, l'effroi de la civilisation et de l'humanité. Oui, voilà l'opinion que nous avons de la nation croate, et l'Autriche, qui a fait cette opinion, se garde bien de nous détromper»⁴. Était-ce déjà la perception qu'en avait Napoléon un demi-siècle plus tôt?

On ne sait sans doute pas grand-chose en France, vers 1800, de l'histoire lointaine de la Croatie, qui avait constitué un royaume indépendant aux 10^e et 11^e siècles, avant de s'unir à la Hongrie en 1102. Peut-être certains se rappellent-ils qu'elle a eu des souverains français de la maison d'Anjou, qui ont régné sur la Hongrie au 14^e siècle⁵. Mais tout cela est bien loin. La Croatie, pour un contemporain de Napoléon, c'est tout simplement une des provinces du vaste domaine des Habsbourg, ayant préservé quelques institutions autonomes, sans doute, mais solidement arrimée à Vienne et à Presbourg – alors capitale de la Hongrie –, et fournissant à l'Autriche de redoutables combattants.

L'une des premières associations d'idées qui viennent en effet à l'esprit, à propos de la Croatie, et Napoléon devait y être particulièrement sensible, c'est une forte coloration militaire. Les cavaliers croates avaient terrorisé la popula-

³ Frédéric Masson et Georges Biagi (éd.), *Napoléon: écrits inédits 1786-1791*, rééd. Paris, 1927, tome 2, p.289.

⁴ L. Léouzon-le-Duc, introduction à [Eugen Kvaternik], *La Croatie et la confédération italienne*, Paris (Amyot) 1859, p. VI. Cité par Miro Kovač, *La France, la création du royaume yougoslave et la question croate (1914-1929)*, Berne (P. Lang) 2001, p.1.

⁵ Franjo Šanjek, «Les rencontres franco-croates au Moyen Âge», in Michel Rouche (dir.), *Clovis, histoire et mémoire. Le baptême de Clovis, son écho à travers l'histoire*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 1997, p.351-364.

tion du nord de la France pendant la guerre de Trente ans. L'année 1636, celle du siège de Corbie, quand Paris s'était vue directement menacée, était restée comme «l'année des Croates». Du coup, les rois de France voulurent prendre à leur service quelques-uns de ces guerriers redoutables, et Louis XIV constitua en 1667 un régiment de cavalerie croate, le «Royal Cravate», qui devait exister jusqu'en 1792⁶. On retrouva ces terribles Croates en face de soi, lors de la guerre de Succession d'Autriche, sous l'espèce des «Pandours», notamment ceux du baron de Trenck qui commande une sorte de corps franc prompt au pillage et aux exactions. Frédéric II de Prusse, qui avait eu à en pâtir, s'efforça lui aussi de recruter des Croates.

Cette image soldatesque est confortée par ce qu'on sait des «frontières militaires», c'est-à-dire la partie de la Croatie qui se trouve au contact de l'empire ottoman. La Porte ayant été presque constamment l'alliée de la France depuis l'époque de François 1^{er} (1536), l'on suivait attentivement ce qui se passait dans les Balkans. La Croatie avait été conquise en grande partie par les Turcs en 1526, en même temps que la Hongrie. Ce qu'il en restait s'était donné aux Habsbourg. La frontière de la Chrétienté passa désormais pour plus d'un siècle et demi au cœur de la Croatie. Puis, après l'échec turc face à Vienne en 1683, on assista à un fort recul ottoman, et au renforcement de la marche militaire, avec des colons-soldats, que l'on peut comparer aux cosaques des confins russes. Ce phénomène original retient l'attention, et renforce l'image de Croates placés aux limites du monde civilisé, rempart de la Chrétienté, mais à demi sauvages⁷.

Au temps des guerres de la Révolution, il y a évidemment des Croates dans l'armée autrichienne, et Bonaparte lui-même les a vus à l'œuvre en Italie. Il a dû affronter, en particulier, le général Quasdanovitch (Gvozdanovitch), un Croate des confins militaires⁸.

Outre cette dimension militaire, on voit avant tout dans les Croates des sujets particulièrement fidèles de l'Autriche. Leur loyalisme envers les Habsbourg n'est jamais mis en doute, à la différence de celui des Hongrois, et on ne cherche donc pas à jouer d'un éventuel particularisme. Cela explique que, sous Louis XIV, on n'ait pas pris au sérieux, en 1671, les ouvertures de deux nobles rebelles, Zrinski

⁶ Luc Orešković, «L'image du soldat croate au 17^e siècle en France. Construction progressive d'un cliché», *Cahiers croates* 5-6, 1998, p.49-76. Nous devons à la tenue de ces soldats le mot «cravate».

⁷ Günter Rothenberg, *The Austrian military border in Croatia (1522-1747)*, Urbana, University of Illinois Press, 1960; Karl Kaser, *Freier Bauer und Soldat: Die Militarisierung der agrarischen Gesellschaft an der kroatisch-slavonischen Militärgrenze*, Wien, Böhlau, 1997.

⁸ L. de Voinovitch, *Histoire de Dalmatie*, tome 2, *Des griffes du lion ailé à la libération (1409-1918)*, Paris, Hachette, 1934, p. 641.

et Frankopan, tandis que l'on n'hésitera pas à faire un certain crédit au Hongrois François Racoczy lors de la guerre de Succession d'Espagne⁹.

De même, pendant la Révolution, on n'attend pas grand-chose des jacobins croates. Il est vrai que le savant Ignjat Martinović, exécuté en 1795, est d'origine croate¹⁰. Pendant la campagne d'Italie de Bonaparte, on trouve aussi quelques volontaires croates au service de la France, autour d'un Slovène, le baron Tauffe-
rer. Mais cela reste marginal.

Bref, pour Napoléon, la Croatie se résume à une province excentrée mais fidèle de l'Autriche, fournissant de bons soldats aux Habsbourg. Napoléon n'y est jamais venu lui-même avec ses troupes. Tout au plus s'en est-il approché en 1797, lorsqu'il opérait en Carinthie et en Slovénie. En 1809, il n'en est pas très éloigné non plus, mais il ne songe pas à soulever les Croates, alors qu'il lance un appel aux Hongrois.

Que peut-il envisager en 1809, lorsque la Croatie intègre son empire? Tout au plus, espérer que sa population transfère sa fidélité de ses anciens maîtres Habsbourg à son nouveau souverain. Ceux des habitants qui n'auraient pu s'y résoudre avaient de toute façon le droit, comme il était d'usage à l'époque en pareil cas, de quitter le territoire en vendant librement leurs biens (article 10 du traité de Vienne). Et ce transfert d'allégeance une fois acquis, l'empereur pouvait espérer tirer de la Croatie quelques bons soldats.

LA DALMATIE

Vers 1800, la Dalmatie est beaucoup plus familière aux Français que la Croatie, ayant vécu longtemps en symbiose avec Venise, elle se trouve assez bien intégrée dans le mouvement commercial et intellectuel de l'Occident. Du moins pour ce qui concerne sa partie littorale, une série de villes portuaires très anciennes, remontant pour la plupart à la colonisation grecque – à la seule exception de Šibenik. Il en va un peu autrement pour les territoires de l'intérieur, plus arriérés, restés longtemps sous la domination ottomane, «dévastés, incultes, inhabités»¹¹. Ils étaient devenus vénitiens depuis moins d'un siècle (le *nuovo acquisto* et le *nuo-*

⁹ Luc Orešković, *Louis XIV et les Croates: l'impossible conjoncture*, Paris, F-X. de Guibert, 1997; Bela Köpeczi, *Hongrois et Français de Louis XIV à la Révolution française*, Budapest / Paris, CNRS, 1983, p. 84-98.

¹⁰ Ernst Wangermann, *From Joseph II to the Jacobin trials*, Oxford University Press, 1959.

¹¹ Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, 1761 (édition Pomeau, Paris, Garnier, 1963, tome 2, p. 156).

vissimo acquisto, annexés respectivement dans le cadre des traités de Carlowitz (Srijemski Karlovci) et Passarowitz (Požarevac) en 1699 et 1718)¹².

Or, si Napoléon connaît bien ce qui touche à Venise, il n'avait aucune sympathie pour la République Sérénissime. Celle-ci avait très mauvaise réputation au siècle des Lumières, et si Bonaparte a mis fin à son indépendance en 1797, c'était évidemment pour s'entendre plus facilement à Leoben avec l'Autriche, qui convoitait Venise et ses possessions adriatiques depuis longtemps - Joseph II n'en avait pas fait mystère-, mais c'était aussi par idéologie: «Votre gouvernement est suranné et doit prendre fin», avait-il fait dire au Sénat de Venise¹³. Et parmi les critiques couramment formulées contre l'oligarchie vénitienne, il y avait l'oppression dans laquelle le gouvernement central tenait la noblesse provinciale de Terre ferme et de Dalmatie¹⁴.

S'agissant de la Dalmatie et de ce qu'elle pouvait représenter pour Napoléon, on soulignera deux points particuliers.

D'abord, comme pour la Croatie, il y a ici aussi un élément militaire. Les Dalmates fournissent à Venise ses meilleures troupes (les «Esclavons»), auxquelles les Français ont eu directement affaire dans les semaines qui ont précédé la fin de la République¹⁵. Ces troupes, réputées pour leur ardeur et leur fidélité, se seraient volontiers battues jusqu'au bout en 1797, conformément à leur fameux serment, «Ti con nu, Nu con ti»¹⁶, alors que les patriciens se résignaient rapidement à voir disparaître un héritage millénaire. Bonaparte exigea du reste l'éloignement des Esclavons comme une des conditions de la paix¹⁷. Les Dalmates ne s'illustrent d'ailleurs pas seulement sur terre, ils sont aussi d'excellents marins, et contribuent largement aux équipages de la flotte vénitienne ainsi qu'à ceux de nombreux navires corsaires. Enfin, on notera que si la plupart des habitants du littoral adriatique regardent vers Venise, d'autres Dalmates, de l'intérieur en général, qui sont de religion orthodoxe mais de tradition non moins guerrière, s'étaient engagés aux côtés des Russes pour combattre les Ottomans, lorsque

¹² Paul Pisani, *La Dalmatie de 1797 à 1815*, Paris, Picard, 1893, p. XXXIII-XXXIV.

¹³ L. de Voinovitch, *op. cit.*, p. 640. Cf. André Bonnefons, *La chute de la République de Venise*, Paris, Perrin, 1908, p. 261-262.

¹⁴ L. de Voinovitch, *op. cit.*, p. 640. Cf. Jean Georgelin, *Venise au siècle des lumières (1669-1797)*, Paris, EHESS, 1978.

¹⁵ André Bonnefons, *op. cit.*, p. 231-232 et p. 254-255. Cf. P. Pisani, *op. cit.*, p. 18-32, Massimo Dona, *Le milizie oltramarine nella Terra ferma veneta alla fine del '700*, thèse manuscrite, Università degli Studi di Venezia, 1993.

¹⁶ L. de Voinovitch, *op. cit.*, p. 641, Larry Wolff, *Venice and the Slavs. The discovery of Dalmatia in the age of Enlightenment*, Stanford UP (Ca) 2001, p. 354.

¹⁷ André Bonnefons, *op. cit.*, p. 264.

Catherine II avait lancé son appel aux chrétiens des Balkans, en 1770, à l'appui de son expédition fameuse en mer Egée.

Il faut souligner, en second lieu, le fort sentiment de loyauté qui animait les populations dalmates à l'égard de Venise. Cela s'était manifesté en 1797 par des violences contre les «jacobins», partisans des Français, notamment à Traù (Trogir) et Spalatro (Split). Le consul de France Zulati fut massacré à Sebenico (Šibenik)¹⁸. Néanmoins, on pouvait supposer que cette hostilité avait disparu en 1806, lorsque Venise fit son entrée dans le royaume d'Italie. Dix ans n'avaient pas suffi en revanche à créer une nouvelle loyauté à l'égard du gouvernement de Vienne auquel la Dalmatie se trouvait rattachée depuis les traités de 1797. On ne se rappelait guère assurément que l'empereur Habsbourg, roi de Hongrie et de Croatie, régnait depuis longtemps sur des territoires autrefois associés à la Dalmatie sous une même couronne. Le roi de Hongrie prêtait certes traditionnellement, lors de son couronnement, le serment de reconquérir la Dalmatie, vendue traîtreusement à Venise en 1409. Mais l'Autriche avait refusé de raviver ce passé, en dépit de certaines demandes locales: de 1797 à 1806, la Dalmatie s'était trouvée rattachée administrativement à Vienne, non à la Hongrie¹⁹.

Au-delà de ces considérations politico-militaires, il faut noter que les Dalmates étaient en quelque sorte «au goût du jour» à la fin du 18^e siècle. Du fait de l'archéologie tout d'abord, qui suscite un réel engouement en Europe depuis les fouilles de Pompéi. Or, on redécouvre les ruines de Split, révélées d'abord au public éclairé par un livre illustré de l'Anglais Robert Adam, tiré d'observations faites à l'occasion d'un voyage avec l'architecte français Clérisseau²⁰. Puis viendra le bel ouvrage reproduisant les dessins levés par Cassas en 1782, publié à Paris au début du Consulat, et qui reçoit un très bon accueil dans le public, trouvant des souscripteurs dans l'entourage immédiat de Bonaparte²¹.

Mais l'intérêt pour la Dalmatie est surtout ethnographique, depuis la publication à Venise, en 1774, du livre de l'abbé Fortis, écrit en italien, mais traduit dans plusieurs langues, notamment l'anglais et le français, dès 1778²². L'auteur est un savant, spécialiste de géologie, mais curieux de tout conformément à l'esprit des Lumières. Il a séjourné longuement en Dalmatie, à partir de 1770, grâce

¹⁸ L. de Voinovitch, *op. cit.*, p. 655, André Bonnefons, *op. cit.*, p. 277.

¹⁹ L. de Voinovitch, *op. cit.*, p. 659-660.

²⁰ Robert Adam, *Ruins of the palace of the emperor Diocletian at Spalatro in Dalmatia*, London, 1764

²¹ Joseph Lavallée, *Voyage pittoresque et historique de l'Istrie et de la Dalmatie, rédigé d'après l'itinéraire de L. F. Cassas*, Paris, an X (1802).

²² Alberto Fortis, *Viaggio in Dalmazia*, Venise, 1774 (rééd. Munich / Sarajevo, Otto Wagner, 1974); traduction allemande partielle par Werthes, Berne, 1775; traduction française, Berne, 1778.

aux subsides de quelques mécènes anglais, et son livre, bien informé, écrit dans un style vivant et concret, suscite aussitôt un vif intérêt pour la région jusqu'ici peu connue dont il traite.

Fortis ne se borne d'ailleurs pas à décrire, il propose aussi un certain nombre de réformes d'esprit physiocratique, de nature à améliorer la production agricole et à développer l'économie du pays. Il propose ainsi de planter des châtaigniers, ou de tirer parti des marbres locaux, il suggère des moyens d'améliorer les techniques de pêche. Ses idées seront en partie reprises par les derniers providiteurs vénitiens, mais ces derniers manqueront de temps ou d'énergie pour les mettre en oeuvre. En tout cas, elles demeurent, et ne peuvent que convenir à un souverain comme Napoléon.

C'est pourtant une autre dimension de l'ouvrage qui a valu à Fortis un grand succès dans toute l'Europe: la présentation bienveillante qu'il y fait d'une nouvelle variété de bons sauvages, inconnus jusqu'ici, les «Morlaques»²³. Ce peuple, dont le nom semble dérivé de celui des «Valaques» - dont ils étaient peut-être issus à l'origine -, parle une langue slave. Mais ce qui les rend particulièrement remarquables, c'est qu'ils ont préservé des mœurs très anciennes, devenues bien exotiques pour les Vénitiens civilisés. En arrivant dans leurs villages, on a l'impression de se trouver chez les Indiens d'Amérique, qu'ils évoquent d'ailleurs par leurs costumes. Ils sont encore à demi nomades, n'habitent que des huttes mal bâties, passent facilement les frontières, vivent dans une sorte d'état de nature. On pense aussi aux Tahitiens, dont l'Europe s'engoue à la même époque, suite à la publication du récit de voyage de Bougainville et des commentaires qu'il suscite²⁴.

Pour l'administration vénitienne, ces Morlaques apparaissent plutôt comme un facteur de désordre: ce sont des brigands («Haydouks») qu'il faut discipliner, adeptes de la vendetta et autres pratiques ancestrales devenues insupportables. Mais pour les lecteurs de Jean-Jacques Rousseau, auteur très en vogue à l'époque, c'est une découverte merveilleuse, et Fortis les regarde avec une réelle sympathie, vantant notamment leur sens de l'hospitalité, ainsi que leur littérature orale, la beauté des poèmes qu'ils chantent en s'accompagnant de la *guzla* (gusle, une sorte de violon). Fortis publie quelques-uns de ces chants en annexe à son ouvrage. Il n'en faut pas plus pour émouvoir le jeune Goethe, qui adapte en vers dès 1775, d'après une première traduction allemande, un poème publié par For-

²³ Jean-Louis Vissière, «Des bons sauvages d'Europe, les Dalmates. Contribution à l'étude du mythe du bon sauvage au 18^e siècle», *Revue des études du sud-est européen*, 1972, p. 335-343.

²⁴ Louis Antoine de Bougainville, *Description du voyage autour du monde*, 1771; Denis Diderot, *Supplément au Voyage de Bougainville*, 1772.

tis, le «Hasanaginica» [La femme d'Hasan Aga], histoire tragique d'une femme maltraitée par tous les hommes de sa famille²⁵. Puis c'est Herder qui inclut des poèmes morlaques dans un recueil de chants populaires, dont celui traduit par Goethe²⁶. Il n'est pas rare alors d'invoquer à ce sujet la poésie d'Homère ou d'Ossian. Cet engouement est confirmé, en 1788, par le succès d'un roman exotique, publié en français à Venise par une aristocrate anglo-italienne²⁷.

On peut imaginer que Bonaparte n'était pas insensible à cet aspect des choses. Il avait été grand admirateur de Rousseau dans sa jeunesse, et chérissait tout spécialement les poèmes d'Ossian. Peut-être retrouvait-il aussi chez les Morlaques quelque chose de la spontanéité corse. Néanmoins, l'empereur, en 1809, confronté à des naturels aussi indépendants, songera plutôt à les discipliner et à les mobiliser pour le développement du pays. Marmont les fera travailler à la construction de routes, considérant que la communication était la condition préalable à leur intégration au monde civilisé.

Derrière tout cela, il y enfin l'enjeu de la langue. On ne sait pas grand-chose encore en Europe, à la fin du 18^e siècle, du système des langues slaves. Herder est un pionnier, car il repère bien l'extension de l'ensemble slave «du Don à l'Elbe, de la Baltique à l'Adriatique»²⁸. Mais pendant longtemps, on n'a pas su nommer la langue parlée en Dalmatie, que l'on appelle souvent «illyrien». Les Vénitiens se moquaient volontiers de ce «sabir», qui était en réalité, selon les endroits, du serbe ou du croate²⁹. Napoléon, quant à lui, paraît marquer de la sollicitude pour les langues locales, qu'il se garde toujours de brimer: on le voit ailleurs, en Italie ou en Rhénanie, et on le vérifiera avec l'édition en slovène de certains numéros du *Télégraphe* de Nodier ou les publications bilingues de textes officiels en Illyrie. Certes, il s'agira aussi de faire pièce à l'Autriche germanisante – dans la tradition de Joseph II, – mais peut-être l'empereur mûrissant avait-il conservé de sa jeunesse un faible pour la poésie primitive popularisée par Fortis.

²⁵ La version de Goethe, publiée d'abord anonymement par Herder, sera rééditée sous le nom de son auteur en 1789. Cf. Larry Wolff, *op. cit.*, p. 190; Miranda Jakisa et Christoph Deupmann, "Die stolze Scham der Hasaginica", *Poetica. Zeitschrift für Sprach- und Literaturwissenschaft*, 2004, p.379-402. De nombreuses traductions suivront au siècle suivant, par Nodier, Mérimée, Walter Scott, Pouchkine, etc.

²⁶ Johann Gottfried Herder, *Stimmen der Völker in Liedern*, 1778.

²⁷ Giustiniana Wynne, *Les Morlaques*, Venise, 1788.

²⁸ *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*, 4^e partie, 1791 (la 1^{ère} partie du livre avait été publiée en 1784). Cf. Larry Wolff, *op. cit.*, p. 173.

²⁹ Ainsi Gozzi, *Mémoires inutiles*, Venise, 1797 (rééd. Paris, Phébus, 2002). Cf. Larry Wolff, *op. cit.*, p. 33.

Il faudrait dire un mot enfin de la question religieuse. Napoléon est un homme des Lumières qui n'a que mépris pour l'intolérance et la superstition. Pour lui tous les cultes se valent, et il ne conçoit qu'une religion utile, des prêtres instruits, capables de relayer le message de l'Etat. En cela, il est sur la même ligne qu'un Fortis. Du coup, il comprend mal les passions religieuses et les «fanatismes». A Corfou, en 1797, il avait rabroué les prêtres latins, et les avait obligés à faire une place à l'église grecque. Mais il avait été désagréablement surpris de voir ensuite ces derniers, à peine affranchis des vexations catholiques, se déchaîner contre la tolérance accordée aux juifs³⁰.

En 1806, l'empereur est confronté de nouveau avec les passions des orthodoxes, qui embrassent ardemment la cause du tsar lors des affrontements franco-russes en Dalmatie, notamment dans la région de Kotor et au voisinage du Monténégro. Il aurait pu le prévoir s'il avait été plus attentif à la politique vénitienne des années 1770: la République sérénissime avait bien compris, elle, le danger que représentait l'arrivée de la flotte russe dans l'Adriatique, et constaté avec inquiétude combien l'appel de Catherine II aux orthodoxes était entendu, nombre de ses sujets dalmates quittant leurs villages pour aller combattre les Turcs.

Mais Napoléon ne méconnaît pas moins le poids de la religion catholique, dans une région particulièrement encadrée par le clergé. La Dalmatie compte en effet 14 évêchés – dont trois archevêchés - pour 200 000 habitants, 54 couvents, 1 500 prêtres, de nombreuses confréries. La piété populaire est très vivante, nourrie par la forte influence des moines franciscains, très proches des habitants, et elle s'accompagne d'une forte intolérance à l'égard des orthodoxes et des juifs. Pour l'empereur, peut-être induit en erreur par la lecture d'un prêtre éclairé comme Fortis, tout cela n'est qu'un reste d'archaïsme, à mettre au nombre des aberrations du passé, au même titre que la mauvaise administration vénitienne. Il sera donc tenté de minimiser les obstacles et de moderniser brutalement, au risque de provoquer de l'incompréhension et des réactions violentes.

RAGUSE (DUBROVNIK)

On ne saurait oublier, enfin, une dernière pièce du dispositif illyrien, qui ne fait pas partie à proprement parler de la Dalmatie, même si elle en est devenue aujourd'hui le joyau: la république de Raguse, composée de la ville de Dubrovnik et de quelques territoires environnants, qui avait formé jusqu'en 1806 en fait, et 1808 en droit, un Etat indépendant, quoique inféodé théoriquement aux Turcs.

³⁰ Là-dessus, voir le témoignage d'Antoine-Vincent Arnault, *Souvenirs d'un sexagénaire*, Paris, 1833, p. 106 et suivantes.

Raguse est sans doute, au temps de Napoléon, le lieu de la région le plus familier aux Français, qui entretiennent depuis longtemps des rapports avec elle³¹. La beauté de son site et de ses monuments est célèbre. Sa constitution avait été commentée par Montesquieu dans *L'Esprit des lois*, il y relevait notamment la brièveté du mandat des «recteurs», les hommes rouges en charge de l'exécutif, qui ne durait qu'un mois³².

Il existe des liens commerciaux significatifs entre Raguse et la France, avec Marseille notamment. Mais aussi des liens politiques, des contacts ont existé dès l'époque de Charles VIII, à la fin du 15^e siècle, et ils se sont poursuivis ensuite de façon presque continue, Raguse offrant un poste d'observation important à la diplomatie française. Henri II avait entretenu dans la république un agent permanent, le baron de Cochart (1554)³³, et les ambassadeurs de France en Turquie faisaient souvent une étape à Raguse sur le chemin de Constantinople.

Au début du 17^e siècle, le roi Henri IV s'était montré un grand ami de Raguse. Son ambassadeur Gontaut-Biron y avait séjourné, laissant un récit détaillé de sa visite et une description de la ville. Il avait même servi d'arbitre dans une querelle entre Venise et Raguse à propos de l'île de Lagosta (aujourd'hui Lastovo)³⁴. Et les navires ragusains obtenaient de battre pavillon français pour naviguer dans le Levant, conformément aux Capitulations.

Sous Louis XIV, les relations devinrent moins bonnes, le roi refusant de soutenir Raguse lors d'une querelle entre elle et les Turcs: la république passe alors pour être la protégée du roi d'Espagne³⁵. Mais au 18^e siècle, c'est à Raguse que la France entretient son principal consulat dans la région. Le poste fut occupé notamment par Le Maire dans les années 1760, puis par Bruère-Desrivaux, dont le fils, élevé à Raguse, et parlant couramment le dialecte local, devait se faire un nom dans la littérature croate. Après quelques tensions au temps de Louis XV, les choses s'arrangent sous Louis XVI, un traité de commerce fut signé à Paris en 1776 sous les auspices de Vergennes et de son ami croate, le célèbre astronome et savant jésuite Josip Ruđer Bošković³⁶. Ces bons rapports s'étaient poursuivis sous la Révolution, Raguse consentant même des prêts à la France.

³¹ M. Deanović, *Anciens contacts entre la France et Raguse*, Zagreb, Institut français, 1950.

³² Montesquieu, *De l'esprit des lois*, 1748, livre II, chapitre 3 (éd. Derathé, Paris, Garnier, 1973, tome 1, p. 21).

³³ L. de Voinovitch, *op. cit.*, p. 747.

³⁴ L. de Voinovitch, *op. cit.*, p. 725.

³⁵ L. de Voinovitch, *op. cit.*, p. 742.

³⁶ L. de Voinovitch, *op. cit.*, p. 759.

Quant à Bonaparte lui-même, il avait noué des liens avec Raguse en 1797. L'amiral Brueys était venu spécialement assurer la république de l'amitié de Bonaparte - et observer à tout hasard les remparts de la ville, Bonaparte rêvant déjà de l'Orient, et la France s'installant non loin de là, dans les îles Ioniennes³⁷.

CONCLUSION

Ce rapide tour d'horizon permet de se représenter les principales notions que Napoléon devait avoir à l'esprit en 1809 quant à ces nouvelles provinces de son empire.

La Dalmatie était tenue pour une région sous-développée, du fait de l'incurie séculaire de Venise, mais dotée d'un potentiel économique s'il fallait en croire l'abbé Fortis, auteur de référence sur le sujet. D'autre part, on pouvait essayer de s'appuyer sur le sentiment de fidélité qui unissait les villes dalmates à l'ancienne République, désormais partie intégrante du royaume d'Italie de Napoléon, dont le vice-roi, Eugène de Beauharnais, porte précisément le titre (honorifique) de prince de Venise. De là quelques symboles, tels que l'établissement de la capitale de la Dalmatie à Zara (Zadar), le choix de certains titres, celui de provéditeur notamment pour qualifier les nouveaux administrateurs³⁸. Mettre en avant l'héritage pour mieux faire passer la modernité dans l'esprit des lumières, on reconnaît bien là une de ces synthèses chères à Napoléon. Il est facile de pressentir que cette ambivalence caractérisera aussi l'habitude du souverain à l'égard des Morlaques, dignes enfants de Jean-Jacques Rousseau, mais sujets potentiellement indociles à l'intégration étatique.

S'agissant de la Croatie, une certaine méfiance s'impose à l'égard d'une province aussi anciennement autrichienne: l'insurrection du Tyrol, au cours du printemps 1809 n'a-t-elle pas montré que les liens séculaires entre une dynastie et des sujets pouvaient être plus forts que toutes les séductions du progrès social et politique? Il faut craindre en particulier l'influence de la noblesse croate, réputée très réactionnaire. Il est probable néanmoins que Napoléon se fasse fort de dissiper ces éventuelles réticences, et qu'il compte bien tirer à son tour de bons soldats de la partie de la Croatie dont il hérite. Il n'y parviendra qu'imparfaitement³⁹.

Quant au nom retenu pour désigner le nouvel ensemble, celui de Provinces illyriennes, il ne faut peut-être pas y chercher une intention aussi délibérément romaine et impériale qu'on l'écrit souvent. On parle couramment d'Illyrie au 18^e

³⁷ E. Rodocanachi, *Bonaparte et les îles Ioniennes (1797-1816)*, Paris, Alcan, 1899, L. de Voinovitch, *op. cit.*, p. 757.

³⁸ Paul Pisani, *op. cit.*, p. 186-194.

³⁹ P. Boppe, *La Croatie militaire*, Paris / Nancy, Berger-Levrault, 1900.

siècle, y compris, à tort, dans un sens linguistique. L'expression est à tout prendre moins novatrice que les noms donnés sous le Directoire aux républiques sœurs, Batave, Helvétique, Parthénopéenne, etc.

Mais il va de soi que, pour Napoléon, ces nouveaux territoires ne représentent pas une fin en soi, quel que soit l'intérêt qu'il puisse leur porter. Il n'est d'ailleurs pas certain qu'il les tienne pour définitivement réunis à son empire: il a conscience de leur caractère excentré et «difficile à maintenir»⁴⁰, et il lui arrivera de jouer avec l'idée d'en faire une monnaie d'échange dans le cadre de négociations avec l'Autriche, en 1812 notamment. En tout cas, il est évident qu'il raisonne avant tout, à leur sujet, en termes de géopolitique. S'il intègre cette région à son domaine, c'est pour en faire une pièce de son dispositif stratégique.

Cette partie du monde, qui n'a cessé de constituer une ligne de partage depuis l'Antiquité, se trouve alors au carrefour de trois empires: la fameuse «triple frontière», point de rencontre des empires de Venise, de l'Autriche et de la Turquie, subsiste toujours, la France ayant simplement succédé à Venise⁴¹. Mais on peut y ajouter désormais deux autres frontières: la frontière maritime avec l'Angleterre, dont la flotte et les contrebandiers sont de plus en plus présents dans l'Adriatique, en particulier dans les îles dalmates, ainsi qu'une quasi-frontière avec la Russie, installée à Cattaro (Kotor) depuis 1806, et à Corfou dès 1799. Certes, les Russes ont été chassés de l'Adriatique après Tilsit, mais ils continuent de peser dans le voisinage, grâce à l'influence qu'elle exerce sur les orthodoxes, Monténégrins quasiment indépendants sous leur «vladika» (prince-évêque) Pierre 1^{er} Negosz, et Serbes en révolte contre les Ottomans.

Pour Napoléon, l'enjeu stratégique est donc essentiel.

Tenir la Dalmatie, c'est peser si nécessaire sur la Turquie, pour le cas où s'ouvrirait le partage de l'empire ottoman. C'est se défendre contre la contrebande anglaise et protéger l'Italie des attaques de la *Navy*. C'est aussi s'assurer une route terrestre pour acheminer le coton à l'abri des attaques anglaises.

Disposer de la Croatie, c'est donner une marche à son empire, éloigner l'Autriche de Venise, et aussi la dissuader de toute agression en Allemagne en menaçant par le sud le cœur de son empire. «L'Illyrie est une sentinelle placée en faction aux portes de Vienne»⁴². C'est aussi, indirectement, protéger l'empire ottoman d'une attaque autrichienne.

⁴⁰ Selon ce qu'il déclare à Sainte-Hélène. Général Bertrand, *Cahiers de Sainte Hélène*, édités par P. Fleuriot de Langle, tome 2, Paris, Albin-Michel, 1959, p. 291.

⁴¹ Michel Kerautret, «Napoléon et l'héritage vénitien», in Janez Šumrada (dir.), *Napoleon na Jadranu*, Universités de Koper et Zadar, 2006, p. 13-30. Cf. *Le lion, le lys, l'abeille. Français et Vénitiens en mers Adriatique et Ionienne du Grand siècle au Grand empire (1669-1815)*, Paris, Archives nationales, 2001.

⁴² Cité par L. de Voinovitch, *op. cit.*, p. 677.

Occuper la Dalmatie et la Croatie, ce peut être enfin le moyen de prendre la Russie à revers, à travers l'empire ottoman, si l'alliance de Tilsit venait à se rompre.

Au regard de ces considérations, l'opinion que l'on peut avoir sur les peuples ne compte guère. Napoléon n'imagine pas alors qu'un sentiment national puisse peser sur la politique des Etats, ainsi que le démontre à la même époque son incompréhension des événements espagnols. Il raisonne en cela comme un homme de l'Ancien régime, pour qui les sujets peuvent passer d'un souverain à un autre au gré des traités. Les Croates et les Dalmates obéiront, quoi qu'il arrive. S'ils faisaient mine de résister, on saurait leur faire entendre raison, brutalement s'il le fallait.

Mais Napoléon est aussi un homme des lumières, et on ne peut lui dénier une authentique volonté de faire le bien et d'apporter le progrès. Ce que Fortis et certains provéditeurs demandaient vainement au Sénat de Venise quelques décennies plus tôt, Napoléon compte bien le réaliser, et il entend faire bénéficier les habitants de ces régions d'une administration efficace. Du reste, c'est aussi l'intérêt bien compris du nouveau régime. Tout au plus son volontarisme lui fait-il sans doute sous-estimer les obstacles et pécher par excès d'optimisme. Conformément à son caractère assurément, mais peut-être aussi par suite de l'idée qu'il se faisait *a priori* de ces contrées, sur la base de l'opinion commune de son époque et des informations dont il disposait.

Sažetak

Sastavnice slike o Hrvatskoj 1809.

Ovim će se izlaganjem nastojati objediniti elementi koji su utjecali na francusku predodžbu o Hrvatskoj prije nego što je ona ušla u francusku povijest osnivanjem Ilirskih pokrajina.

Zapravo ne počinje sve 1809. Već duže vrijeme postoje vojni kontakti, tradicija razmjene s Dubrovnikom uhodana je i stalna, napisano je već više putopisa o ovoj regiji, francuski konzuli pisali su izvještaje. Sve je to pripomoglo sastavljanju svojevrsne zbirke. Premda Napoleon razmišlja o regiji iz strateške perspektive, s obzirom na to da ona graniči s Austrijom, Italijom i Otomanskim Carstvom, on također raspolaže određenim brojem konkretnih informacija o zemlji i stanovnicima.

Nakon sažimanja podataka, nastojat ćemo, u obliku zaključka, procijeniti u kojoj su mjeri te informacije utjecale ili nisu utjecale na usmjeravanje politike koju je provodio car.